



BEACH BOYS & DICK RIVERS

1963 a été une année magnifique qui permis à Bernard Bayoux de donner libre cours à son insatiabilité concernant les Musicorama à l'Olympia. Mais il est loin de penser que tout ce qu'il a vécu si intensément en 1963 va se révéler encore plus fort en 1964. Janvier débute avec les Beatles à l'Olympia (JBM N°335). Octobre voit arriver les Rolling Stones (N°339) et, en novembre, les Beach Boys.

ans la nuit du 20 au 21 octobre 1964, je m'endors avec le son du concert des Rolling Stones dans la tête. Bon sang, quelle soirée de folie je viens de vivre, quel show! Depuis 1961 que je fréquente, soit l'ABC ou l'Olympia, ce Musicorama des Stones est, sans conteste, le spectacle le plus électrisant auquel j'ai assisté. Bien sûr, tous les concerts des Chaussettes Noires, mes idoles absolues, m'ont laissé des souvenirs impérissables, et si l'on pouvait revivre sa vie et choisir une date, ce serait, sans hésiter, celle des Chaussettes Noires à l'ABC en décembre 1961. Mais ce concert des Rolling Stones du 20 octobre 1964 me laisse à penser qu'il restera comme un souvenir d'une force incroyable! Le lendemain, le retour à l'institut de la Muette, collège privé mixte, où je tente comme je peux de me maintenir au niveau d'un assez bon élève pour ne pas décevoir ma mère, si généreuse avec moi depuis toujours, ce retour, donc, me ramène à une réalité moins enthousiasmante et quelque peu douloureuse.

Personne dans ma classe, et encore moins dans tout le collège, ne s'étant intéressé à la venue des Stones à Paris, il est inutile pour moi de tenter auprès de mes copains et copines de classe de leur parler de ce concert... car tout le monde s'en fout! Résigné, je me plonge aussi assidûment que je le peux dans la suite de ma tentative de réussite scolaire 1964/65, ce qui n'est pas une sinécure! En effet, la saison en question est pour moi encore plus exaltante et riche en spectacles de tous acabits, pas seulement de rock. Et le mois d'octobre 1964, en particulier, est pour moi la concrétisation de la réalisation d'un grand rêve. Je vais mettre le pied dans le show-business et faire partie d'un vrai groupe (pas de rock proprement dit) au sein duquel je vais enregistrer deux super 45 tours chez Pathé. Et dans les studios de Boulogne-Billancourt, que les pochettes des disques des Chats Sauvages ont rendus mythiques (JBM N°164)!

PATHE-MARCONI

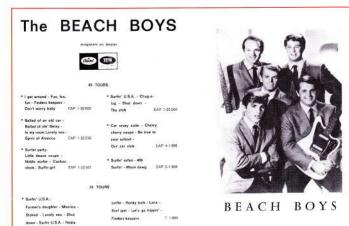
Mais commençons par le commencement, et revenons au début de 1964. En janvier il y a eu les Beatles, puis Johnny Hallyday avec Joey & The Showmen, Eddy Mitchell avec les Fantômes, et, à la rentrée, les Stones, les Beach Boys, les Animals et Claude François (il en fallait pour tous les goûts). Au milieu de tous ces événements, je continue à jouer au sein du groupe instrumental les Gladiateurs, formé début 1963, avec des copains de classe. Nous passons régulièrement pour des soirées privées, quelquefois dans des cafés et des boums, chaque fois que d'autres copains en organisent. J'ai déjà évoqué, dans mes articles précédents, l'envie de passer à autre chose. Comme je progresse vite à la batterie, j'éprouve un désir irrésistible de devenir un batteur digne de ce nom, plus complet, à la technique plus affirmée. Je sens bien que mes gentils acolytes n'ont pas la même ambition que moi, et que, à part les Shadows, aucune autre forme de musique ne les passionne vraiment. De plus, ils ne progressent plus, ne travaillant pas du tout leur instrument. A cette époque, bien que je sois toujours un admirateur des Shadows, écoutant en boucle le jeu de batterie de Tony Meehan et de Brian Bennett, je m'intéresse à nombre d'autres groupes et à bien d'autres styles de musique, y compris le jazz.

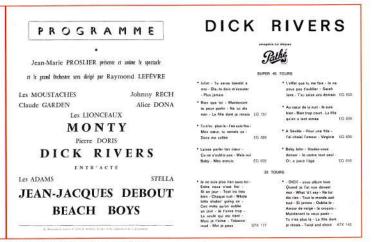
J'ai souvent les yeux rivés sur les batteurs lors des concerts auxquels j'assiste, et je m'inspire, autant que faire se peut, de ce qu'ils font. Je veille surtout à jouer bien en place et à ne pas balancer des roulements inappropriés dans des morceaux où le batteur se doit d'être sobre et efficace. J'aspire à passer au stade supérieur, à me faire connaître, rencontrer des musiciens et d'autres batteurs, notamment au Golf Drouot. Durant mon adolescence, malgré la mort de mon père en 1960, une bonne étoile semble s'être penchée sur ma destinée pour m'offrir, plus souvent qu'à mon tour, la concrétisation de bien des rêves. En septembre 1964, ma bonne étoile est au rendez-vous avec ma formidable première grande aventure musicale avec le Cap'tain Michel Group, et l'enregistrement de notre premier super 45 tours chez Pathé-Marconi. Le mois d'octobre 1964 est donc très riche et plus que passionnant pour moi, sur le plan des Musicorama. En plein milieu de mon épopée avec le Cap'tain Michel Group, je vais voir les Rolling Stones (JBM N°339), et ce concert me laisse sur le carreau!

CALIFORNIE

Le 18 novembre une nouvelle soirée exaltante s'annonce avec la venue des Beach Boys, un groupe merveilleux. En 1964, le carton des Beach Boys est presque aussi impressionnant que celui des Beatles. « Surfin' USA » (démarcation du Sweet Little Sixteen » de Chuck Berry) et « Fun Fun Fun » sont d'énormes succès aux États-Unis et en Angleterre. La France n'y échappe pas. La beatlemania déferle partout en Europe, et en fait de même aux USA. Inversement, les Beach Boys, qui sont américains, cartonnent dans leur pays et vont bientôt être pratiquement aussi populaires que les Beatles dans le fief européen de ces derniers, se positionnant comme leurs challengers, malgré les Rolling Stones. L'image des Beach Boys, aussi bien que leur musique, est parfaite pour tenter de supplanter celle des Beatles. Elle est propre, souriante (ce qui n'est pas toujours le cas des Beatles), saine et ensoleillée! Ils sourient toujours sur leurs photos et séduisent indiscutablement ceux qui sont dans le camp des Beatles. par rapport à la rivalité de ceux-ci face aux Rolling Stones. Les fans de ces derniers méprisent quelque peu les Beach Boys qui représentent l'Amérique, inaccessible pour les jeunes en France et en Europe.

Les Etats-Unis font rêver. Les Beach Boys, c'est la Californie, son soleil, sa mer bleue, ses plages immenses, le surf, et, surtout, ces filles appétissantes. Tout cela fait fantasmer les adolescents. Les Beach Boys véhiculent l'image de l'Eldorado absolu. Les Beach Boys c'est le contraste saisissant entre leur joie de vivre et la violence, le Ku Klux Klan, et la terrible ségrégation raciale vis-àvis des Noirs dans le Sud. L'autre image nouvelle que propagent les Beach Boys, c'est une tenue vestimentaire en adéquation avec le reste du rêve américain : chemises blanches à rayures verticales, manches courtes, pantalons clairs et baskets, et ce, en toutes occasions, même sur scène! Et leur musique est à l'avenant bien entendu, ren-





forçant l'impact de la Californie triomphante et ensoleillée. Toutes leurs chansons parlent de surprises-parties, de filles, de plages et de soleil. Quand ils débarquent à l'Olympia, le 18 novembre 1964, pas moins de cinq super 45 tours ont été déjà publiés, et un 33 tours, avec « Surfin' USA » en titre-phare.

PLATEAU COPIEUX

Si ces cinq premiers EP des Beach Boys n'ont pas du tout marché en France, depuis le premier avec « Surfin' Safari », le sixième, au moment de leur arrivée à Paris, avec les tubes « I Get Around » et « Fun Fun Fun », est enfin un succès. Vous aurez déjà deviné que, au jour de leur concert, je les possède tous, mais pas leur 33 tours. Vous aurez compris que j'adore les Beach Boys et que leur Musicorama ne doit pas m'échapper. Comme je suis un peu musicien, à l'oreille affûtée, j'apprécie grandement leur climat musical, les mélodies étant très abouties, les chœurs et les harmonies extrêmement recherchées. L'ensemble est formidablement agréable à écouter. Tout ceci les rapproche des Beatles, le rêve américain en plus. Leurs disques sont immédiatement identifiables, et proposent une sonorité différente de celle des Beatles, mais toute aussi efficace, gaie et enjouée. Le son des guitares est plus basique, et il vous prend irrésistiblement. En ce mois de novembre 1964, l'Amérique nous envoie le complément idéal aux Fab Four.

Avant leur venue à Paris, contrairement à ce qui a été le cas pour les Beatles en janvier, la presse communique peu sur eux, et seules les affiches sur les murs de Paris et les annonces de Daniel Filipacchi sur Europe N°1, pendant Salut Les Copains, mobilisent le public. Bruno Coquatrix n'étant pas certain que la seule présence des Beach Boys suffise à remplir l'Olympia, Daniel informe les auditeurs qu'une première partie exceptionnelle précédera leur passage. Pour les Beatles, il y avait eu Trini Lopez et Sylvie Vartan, donc un plateau international. Cette fois il est également très copieux et pour tous les goûts : Moustache (batteur avec son orchestre jazz Nouvelle-Orléans), Claude Garden (virtuose de l'harmonica jazzy, aussi éloigné d'Albert Raisner qu'Elvis Presley l'était de Danyel Gérard), Johny Rech (chanteur de variété que personne ne connaît), Alice Dona, les Lionceaux, le fougueux Monty, l'inénarrable et irrésistible Pierre Doris (raconteur d'histoires populaires) et, surtout, Dick Rivers (sans les Chats Sauvages, bien sûr), vedette de la fin de la première partie. La seconde propose Frank Adams (habitué du Golf Drouot), Stella (chanteuse caustique), Jean-Jacques Debout (par ailleurs ami et compositeur de Johnny et Sylvie) et les... Beach Boys.

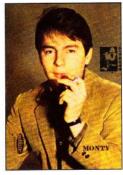
LIONCEAUX, MONTY, DORIS

Les choses sérieuses commencent avec les Lionceaux, un groupe dont la démarche est de proposer en français des reprises des Beatles. Sans avoir le charisme de leurs inspirateurs, leurs adaptations sont réussies. Ils sont excellents instrumentistes et très bons chanteurs. Les morceaux sont bien choisis, et ils obtiennent beaucoup de succès en France notamment avec « Quatre Garçons Dans Le Vent », d'après « A Hard Day's Night », qui rend hommage aux Beatles et cartonne à SLC. Le bassiste des Lionceaux, Gérard Fournier, dit Papillon, rejoint en





1966 les Blackburds de Johnny Hallyday avec Micky Jones et Tommy Brown. En 1969, il fonde Triangle avec le batteur Jean-Pierre Prévotat (ex-Players et groupe de Claude François). Gérard Fournier et Jean-Pierre Prévotat sont malheureusement décédés aujourd'hui. A la séparation des Lionceaux, Alain Hattat devient guitariste de Joe Dassin. Le batteur Bob Mathieu est aussi très demandé, travaillant de longues années pour le regretté Michel Delpech. Ce 18 novembre 1964, en regardant jouer les Lionceaux, je suis loin de me douter que Bob Mathieu va devenir un très bon copain dix ans plus tard, lorsque je deviens moi-même batteur pour d'autres vedettes dans les années 70.



Après le passage des Lionceaux, qui reçoi-vent un formidable accueil, c'est au tour de Monty. Il siège depuis plusieurs mois dans les hit-parades et passe continuellement à SLC. Il obtient un avec gros succès Même Si Je Suis Fou », « Ce N'Est Pas Vrai » et « Un Verre De Whisky », très bonne adaptation de « Can I Get A Witness » de

Marvin Gave (repris par les Rolling Stones), grand chanteur de soul américain. Monty, à la personnalité sympathique et joviale, est doté d'une excellente voix. Il nous fait passer un moment fort agréable avec ses trois tubes et ses nouveaux succès « Tchick Tchang » et « Que Me Reste-T-II », superbement accompagné par les Lionceaux. Après Monty, afin que les musiciens de Dick Rivers aient le temps, derrière le rideau, d'installer leur matériel, nous avons droit au comique de service, j'ai nommé l'irrésistible Pierre Doris. Il est alors, depuis quelques années déjà, un diseur (c'est ainsi que l'on désigne les raconteurs d'histoires drôles) très populaire. Figure incontournable, il se produit régulièrement dans les cabarets, à la télévision et au cinéma depuis les années 50, pour de courtes apparitions, marquantes et drôles. Il tire son épingle du jeu au milieu de la fine fleur des années 50/60, Fernand Raynaud, Roger Pierre & Jean Marc Thibault, Poiret & Serrault, Jean Richard, Darry Cowl, Jean Lefèvre, Roger Carel, Jacqueline Maillan... Les fans des Chaussettes Noires se souviennent de lui en marchand de guitares dans Cherchez l'idole où, dans un grand magasin de disques, ils interprètent « Crois-Moi Mon Cœur ». Mais Pierre Doris se distingue, avant tout au music-hall, en

présentant des histoires empreintes d'un humour noir et dévastateur. Il s'en prend sans vergogne ni limite, dans leur formulation, aux handicapés, aveugles, pauvres, riches, gros (qu'il était luimême !), maigres, enfants,



femmes, à la religion...

L'un des moments les plus drôles est celui où il prend sa femme pour cible. Prétendant toujours qu'elle est dans la salle, le public tourne la tête dans tous les sens pour savoir où elle peut se trouver, et observer ses éventuelles réactions. Il dit qu'elle est si grosse qu'il doit toujours réserver quatre places sur le même rang pour qu'elle puisse s'asseoir! Tout est à l'avenant. Pierre Doris est censuré à la radio, car il se refuse à faire des concessions. On pourrait presque dire que Coluche a été son héritier trente ans plus tard. Dans les années 80, il participe aux Grosses Têtes de Philippe Bouvard où tout pratiquement était permis. Il nous a quittés depuis dix ans, passant les dernières années de sa vie reclus à son domicile. En ce 18 novembre 1964, Pierre Doris est égal à lui-même et nous fait mourir de rire pendant quinze minutes, avant de nous annoncer l'arrivée de Dick Rivers.

DICK RIVERS

On peut se demander pourquoi Dick termine la première partie, alors qu'après l'entracte Jean Jacques Debout se produit juste avant les Beach Boys, Indiscutablement, Dick Rivers est bien plus populaire que Jean-Jacques Debout et cartonne depuis sa séparation avec les Chats Sauvages. Il est entendu que les Beach Boys sont les vedettes de ce Musicorama et, comme les organisateurs subodorent un énorme succès de Dick, il faut que les fans digèrent plus calmement son apothéose pendant l'entracte. La seconde partie peut alors reprendre en douceur avec des artistes plus calmes et moins triomphateurs que Dick Rivers, pour laisser les Beach Boys provoquer la tempête après l'accalmie. Le tour de chant de Dick est rock'n'roll à souhait. Je suis un grand fan de Dick, même si dès 1961 ma préférence va aux Chaussettes par rapport aux Chats que j'adore néanmoins. En cet automne 1964, ces derniers sont à l'agonie. L'inéluctable fin est imminente, malgré le talent de Mike Shannon, magnifique chanteur à la voix chaude, au physique de jeune premier à la chevelure blonde. Fin 1962 ils ont eu un gros tube avec « Derniers Baisers », adaptation du « Sealed With A Kiss » de Brian Hyland. Mais il n'était pas évident de succéder à Dick Rivers comme chanteur des Chats Sauvages, et Mike Shannon s'en sort mieux que nul autre, y compris le regretté Thierry Thibault qui avait d'abord été essayé.

Dick, lui, a réussi son passage en solo. Il est resté le même et sa superbe voix envoûte toujours autant, aussi bien dans de splendides ballades que dans les rocks. Quand Dick a quitté les Chats en août 1962, je suis resté fan et j'ai bien évidemment acheté son premier super 45 tours en solo, « Baby John », et adoré le 25 cm qui a suivi. Un formidable disque, qui a très bien vieilli, dont ie me régale encore aujourd'hui, entre ballades et rythme, dont « Au Cœur De La Nuit » (« A Picture Of You » de Joe Brown), « Cours Mon Cœur » (« Night Rider » d'Elvis Presley) ou « Bien Trop Court » (« Life's Too Short » des Lafayettes) où il est fantastiquement soutenu par le groupe anglais les Krewkats. Lorsque Dick reprend le chemin de la scène et se produit à Paris, au Théâtre de l'Etoile, dans le super spectacle Young





Choc Show, je me précipite pour le voir.

Après les Chats, Dick est accompagné, dans ses disques et sur scène (donc à l'Etoile), par les Krewkats. Ce sont d'excellents musiciens au son rock pur qui n'a plus rien à voir avec celui des Chats Sauvages, nettement plus proche de celui des Blue Caps de Gene Vincent. Après quelques années avec les Krewkats, il s'en sépare et continue avec un autre groupe anglais, toujours aussi rock'n'roll, au son plus rond, plus abouti, plus puissant, les Gladiators, avec trois fortes personnalités, le batteur Tommy Brown, le bassiste Alan Bugby, et le guitariste Johnny Taylor, tous deux dans les Strangers en 1962. Ce 18 novembre 1964 à l'Olympia, je suis donc heureux de retrouver Dick Rivers qui est encore avec les Krewkats. Quand il fait son apparition, sa silhouette familière n'a pas changé et je le vois tel que je l'ai adoré au Théâtre de l'Etoile. Si son jeu de scène, déjà du temps des Chats, n'atteint pas l'aspect électrisant de Johnny Hallyday ni d'Eddy Mitchell, son charisme est intact.

Sa voix belle et chaude voix est bien en place, le choix des chansons toujours extrêmement bien étudié, laissant la place à un dosage judicieux de rocks et de ballades. Nous avons de nouveau droit à du Beatles en français avec « Ces Mots Qu'On Oublie Un Jour » (« Things We Said Today ») et « J'En Suis Fou » (« Love Me Do »). Dick nous gratifie d'un magnifique « Je Ne Suis Plus Rien Sans Toi », « Bientôt A Moi » (« Not Fade Away » de Buddy Holly, remis au goût du jour par les Rolling Stones), « Tobacco Road », « Au Cœur De La Nuit », « Oh Lady » (mais sans la magie du son de Jean-Claude Roboly), « Cours Mon Cœur », « Tu N'Es Plus Là », « Rien Que Toi » et deux ou trois autres morceaux qui m'échappent. En revanche, je me souviens fort bien du final dévastateur sur « Whole Lotta Sha-kin' Going On » d'après Jerry Lee Lewis. Dick fait un triomphe, et je me prends à désirer ardemment un Olympia en vedette. Dick Rivers conclut formidablement cette riche première partie. Le public, très sage au départ, est de plus en plus chaud et réceptif. La lumière revient dans la salle, une fois le rideau refermé sur Dick.

DEMANDEZ LE PROGRAMME

Tout le monde se rue dans le hall de l'Olympia vers le bar et juste à côté, dans un désordre indescriptible, au stand où sont vendus les disques de tous les artistes du programme. Ils sont plus chers que chez un disquaire, mais ils bénéficient, au centre du vinyle, d'un autocollant au logo L'Olympia votre music-hall, certifiant qu'ils ont été achetés le jour du concert. Ce qui allait aussi devenir collector et qu'il était pour moi

indispensable d'acheter, c'étaient les programmes des Musicorama, ce que je manquais rarement de faire. Ils étaient toujours extrêmement attrayants, remplis de photos, parfois inédites, et n'étaient pas aussi coûteux que ce qu'ils sont devenus de nos jours. La couverture faisait apparaître le fameux logo de l'Olympia en petit, en haut à droite, ainsi que celui d'Europe N°1, et le lettrage Musicorama était imprimé en dessous, en caractères beaucoup plus gros et de haut en bas, de deux lettres en deux lettres. Ils présentaient des photos dans les pages intérieures, alors que les programmes des spectacles saisonniers offraient un magnifique portrait de l'artiste en vedette sur la couverture. Les clichés étaient toujours en N&B. Je les achetais généralement dès mon arrivée dans le hall, et, muni d'un stylo et d'une petite lampe de poche, je portais au cours du spectacle des annotations, en forme d'appréciation sur chacun des artistes, du genre très bon, passable, décevant ou encore génial. L'une de mes grandes joies était de faire dédicacer ces programmes, soit à la sortie, si j'avais la possibilité ou la patience d'attendre les artistes au milieu de la cohue des fans, ou, lorsque j'avais la chance de pouvoir les rencontrer à Europe N°1, dans les conditions optimales décrites dans mes précédents articles. Cela fut le cas avec les Chaussettes Noires, les Champions, les Chats Sauvages et les Beatles.

Mais revenons à l'Olympia. L'entracte se termine et la traditionnelle sonnerie invitant les spectateurs à regagner leur siège retentit pendant cinq minutes environ. En rejetant un œil sur le programme, je réalise qu'il y a encore trois prestations avant les Beach Boys. Je me demande alors s'il est bien nécessaire de passer par Frank Adams, Stella et Jean-Jacques Debout avant de savourer le son californien!?

savourer le son cumorment.

JEAN-JACQUES DEBOUT

Comme je vous subodore impatient aussi d'en arriver aux Garçons de la plage, je dirai simple-

ment que Frank Ádams (et non les Adams comme mentionné par erreur dans le programme), un chanteur habitué du Golf Drouot, Stella, une chanteuse sympa, plutôt mignonne, au physique de garçon manqué, qui passe régulièrement à Salut Les Copains et interprète avec humour deux ou trois titres aux paroles



gentiment moqueuses sur les yéyés, ne me laissent pas un souvenir impérissable. Je n'en dirai pas de même de Jean-Jacques Debout, propulsé à l'Olympia pratiquement en vedette américaine. Il a commencé sa carrière dans les cabarets avec des chansons quelque peu intimistes et obtient, dans ce style, un début de succès avec « Les Boutons Dorés », qu'il présente souvent à la télévision dans des émissions comme Discorama ou Toute la chanson. Depuis 1962, il a évolué et est devenu le grand copain de Johnny Hallyday et Sylvie Vartan (dont il est secrètement amoureux). Il se trouve maintenant sur le devant de la scène des copains en ayant cartonné avec un titre qu'il a composé pour Johnny, « Pour Moi La Vie Va Commencer », thème principal de son premier grand film, D'où vienstu Johnny ?

Il obtient ensuite un succès pour son compte avec « Nos Doigts Se Sont Croisés ». Jean-Jacques Debout véhicule une image de bon chanteur, à la voix douce et bien placée, au physique agréable et à l'allure souriante, élégante et décontractée. Il fait partie de la bande à Johnny et est diffusé à SLC. Tous ces paramètres justifient sa présence au sein de ce Musicorama, très riche en idoles des jeunes. Sans faire un malheur, il reçoit un beau succès auprès d'un public qui, finalement très sage, mais enthousiaste, adhère à cette première partie française d'un spectacle ayant pour vedettes les Américains les plus triomphants de l'année. Jean-Jacques interprète six ou sept titres, dont bien sûr « Nos Doigts Se Sont Croisés » et « Les Boutons Dorés », et deux autres moins connus, mais joliment composés, sont applaudis : « La Lanterne Rouge » et « Aux Accords Des Guitares ».

5 DERNIÈRES MINUTES...

Avant de passer enfin aux Beach Boys, le grand orchestre de l'Olympia, dirigé par Raymond Lefèvre, a accompagné les prestations de Moustache, Johnny Rech, Frank Adams, Alice Dona et Jean-Jacques Debout. A cette époque, cet orchestre attitré est formé des meilleurs musiciens de Paris, capables en une seule répétition, sur partitions, de soutenir de mains de maître tous les grands artistes français et internationaux, en renforcement des quatre ou cinq musiciens de leur groupe respectif, tels que Charles Aznavour, Gilbert Bécaud ou encore Yves Montand, ou américains comme Sammy Davis Jr., Paul Anka, Liza Minnelli, Ray Charles... Ce sont également ces musiciens qui souvent participent aux enregistrements des disques, qui réclament des instrumentistes chevronnés. Pour être tout à fait complet, avant de passer aux Beach Boys, il faut souligner que le spectacle est présenté par le débonnaire et rondouillard fantaisiste et chansonnier Jean-Marie Proslier. Il partage l'animation des concerts de l'Olympia, et plus particulièrement ceux consacrés aux idoles des jeunes, avec la délicieuse comédienne Françoise Deldick. Celle-ci nous a enchanté dans quelques apparitions mémorables dans des mythiques des années 60 comme Le Capitan et La Grosse caisse où elle donne la réplique au regretté Bourvil. On la voit aussi à la télévision dans la série Les Cinq dernières minutes du commissaire Bourrel.

Enfin, ça y est, nous y voici, mesdames, mesdemoiselles et messieurs... les Beach Boys. C'est de cette façon, dans une salle revenue dans le noir, avec un public chaud comme les braises, que Jean-Marie Proslier annonce le groupe pour qui je suis venu. Dès la fin de sa phrase, les cris et trépignements de pieds se font bruyants et incessants, car le rideau reste fermé! Quand il s'ouvre enfin, c'est la délivrance tant espérée. C'est avec excitation et ravissement que je découvre les Beach Boys. Ils ne nous sont pas encore très familiers et, en les regardant, je me demande, comme tous les fans dans la salle, qui est qui ? Je mets un peu de temps à trouver, mais, après le troisième morceau, je trouve les bonnes réponses à mes questions.

TOUT SOURIRE

En face de moi il y a Dennis Wilson, très haut perché au milieu, et devant lui, de droite à gauche, sur le devant de la scène, son cousin Mike Love,





ses frères Brian Wilson et Carl Wilson et l'ami de la famille Al Jardine. Les Beach Boys sont en pleine lumière. Le public les accueille d'une facon qui ne laisse aucune place au doute : ils vont faire un triomphe! Cependant, l'effet qu'ils produisent diffère sensiblement, par exemple, de celui exercé par les Beatles en janvier 1964. Leur tenue de scène est identiqué à celle présentée sur leurs pochettes de disque, chemisettes blanches à manches courtes aux rayures verticales noires, pantalons serrés, bottines noires à talons. Et. autre caractéristique importante, ils sont immédiatement souriants et joviaux, visiblement enchantés de l'accueil. Ce à l'opposé des Beatles qui, quand le rideau s'était ouvert sur eux, étaient plutôt sérieux, avant de se dérider. Sans parler bien évidemment des Rolling Stones, dont la démarche teintée de provocation se prolongea tout le long de leur concert en octobre. La seule petite ressemblance scénique avec les Stones est que le chanteur Mike Love ne joue pas de guitare! Mais toute comparaison avec les Stones s'arrête là! Mike se tient toujours sur la droite de la scène le micro à la main, contrairement à Mick Jagger qui bougeait sans arrêt, allant et venant sur toute la largeur de la scène.

Premier étonnement pour moi, le batteur Dennis Wilson, haut perché sur son praticable, au physique de professeur de surf, joue, je dirais plutôt frappe, sur les différents éléments montés pour accueillir un batteur droitier. Rien d'anormal à cela pensez-vous, eh bien si, car il est gaucher! Je m'explique: généralement, les batteurs qui sont gauchers installent les fûts à l'envers du monta-

ge classique des droitiers, qui voit la caisse claire face au bras gauche pour la frappe, le tom clair positionné face à la caisse claire et incliné vers elle, et le tom basse à main droite, contre la grosse caisse, la pédale charleston à gauche mais jouée avec la main droite. Dans le cas de Dennis Wilson, gaucher je le répète, la batterie est montée pour un droitier dans le positionnement que je viens de décrire. Donc il frappe la caisse claire de la main droite, et la charleston de la gauche En le découvrant, je suis vraiment surpris, voyant cela pour la première fois, ce qui me paraît incongru.

FUN FUN FUN

Pourquoi Dennis Wilson joue-t-il de cette façon? En le voyant, je ne trouve qu'une seule explication: son bras droit se trouve ainsi beaucoup plus libéré pour cogner aussi fort que possible sur sa caisse claire, imprimant ainsi dans les morceaux binaires, style « Surfin' USA » ou « Fun, Fun, Fun », un beat lourd et sans fioriture, qui reste la marque de fabrique des Beach Boys sur scène jusqu'à la mort de Dennis Wilson. Il sera alors remplacé par un batteur de facture plus classique dans son jeu. La frappe de Dennis s'apparente plus au style d'un bûcheron que d'un batteur! Il n'empêche que cela donne un punch et une efficacité indiscutables à des morceaux comme « Help Me Rhonda » en plus des deux autres que je viens de citer. Et je ne verrai jamais plus un autre batteur jouer de la sorte ! Si vous regardez des vidéos des Beach Boys, vous pourrez observer cette spécificité. J'en aurai terminé avec le

particularisme de Dennis Wilson en précisant qu'il joue assis très haut devant sa batterie (à l'instar de Ringo Starr), ce qui lui permet de cogner encore plus fort. Enfin, pour clore le sujet, dans les disques des Beach Boys, Dennis Wilson est souvent doublé et, quelquefois, remplacé par un des plus grands batteurs de studio des années 50/60, Hal Blaine, que l'on entend dans les disques de cette époque d'Elvis Presley, Brenda Lee, Ricky Nelson, Neil Sedaka ou Paul Anka.

Revenons au concert, superbement joyeux et triomphal, où ils déroulent en 40 minutes à peu près tous leurs succès américains. Avant d'en citer quelques-uns, une question se posait à moi avant leur entrée: leurs mélodies, harmonies et chœurs sont tellement riches sur disques, vontils pouvoir les reproduire sur scène? La réponse est plutôt positive, bien que la perfection des versions studio ne soit pas tout à fait atteinte. Leur prestation ce soir-là est légèrement plus basique, moins aboutie, restituant néanmoins bien l'ambiance des disques.

SURF AUX ÉTATS-UNIS

Brian Wilson, encore sur scène avec eux à l'époque, s'octroie la plupart des superbes ballades, comme « In My Room », « Wendy », « Surfer Girl », « Don't Worry Baby » ou « Graduation Day ». Son frère Carl, son cousin Mike Love et Al Jardine assurent les chœurs magnifiquement, identiques à ceux des microsillons. Personne ne tire la couverture à lui. Mike Love, devant son micro à pied, se meut et bouge sur lui-même par de petits pas glissés très étudiés. Il interprète de splendides titres comme « Little Lady From Pasadena », « Shut Down », « I Get Around » (un régal), « Fun Fun Fun » (incontournable), « Little Honda » et deux chansons qui surprennent tout le monde, « Papa Ow Mow Mow » et « Monster Mash ». Il y a aussi deux autres morceaux très forts, les classiques « Money » et « Louie Louie » qui s'ajoutent à leur propre répertoire déjà si riche. Leur show ne peut pas être complet sans que le batteur Dennis Wilson, qui fait hurler les filles des premiers rangs, ait son moment de gloire. C'est chose faite lorsqu'il ramène un micro vers lui et reprend, sans quitter sa batterie, l'énorme succès de Dion « The Wanderer ». Dennis a une jolie voix et il fait un malheur auprès de son fan-club féminin des premiers rangs ! Malgré l'insistance de celui-ci, il ne chante pas d'autre titre et se remet à cogner à deux mains sur sa caisse clai-

Brian Wilson nous gratifie de l'explosif « Help Me Rhonda » qui déchaîne le public et provoque l'hystérie des filles, toutes ayant déferlé devant la scène, inondant les promenoirs aussi. Tout le monde est sous le charme des Beach Boys, et leur joie de jouer communicative, se transforme en un immense bonheur de les regarder et de les écouter! Ces trois petits quarts d'heure passent à toute vitesse, car les Beach Boys enchaînent les morceaux sans nous laisser le temps de souffler, et sans s'adresser au public. Toute la salle est debout pour le final durant « Surfin' USA », que chacun réclame. C'est de la folie. Tout est parfaitement maîtrisé par un groupe que nous ne voulons plus laisser partir, et qui semble sincèrement étonné et touché par l'accueil fantastique que le public français leur réserve. Leur concert, c'est vrai, paraît très court, mais est légèrement plus long que ceux des Beatles et des Rolling Stones. Le rideau se referme donc sur « Surfin' USA ». Malgré le triomphe manifesté par des fans toujours debouts depuis cinq minutes, hurlant une autre, rien n'y fait, et la lumière revient dans la salle. La soirée se termine sur un groupe que j'allais toujours aimer, en guettant ses nouveaux disques, en 45 tours ou en albums, dont l'un des plus créatifs et aboutis des années 60, « Pet Sounds », que même les Beatles leur ont envié. En réécoutant « Pet Sounds » des Beach Boys, je me dis que, avec « Sergeant's Pepper » des Beatles et « Tommy » des Who, si je devais partir dans une île déserte, ces trois disques seraient ceux que j'emporterai, avec « The Shadows », leur premier 33 tours, « Crazy Times » de Gene Vincent, et « Eddy In London » d'Eddy Mitchell... Holà, j'allais oublier l'incontournable « Elvis Is Back! ». So long folks! **Bernard BAYOUX**

